

Dans le bar, aux vitraux orange et pimblina,  
Un rayon de soleil oblique, qui clignote,  
Dore les appui-corps nickelés, où s'accote,  
En pleurant, un gaillard que le gin chagrina.

Les vieux ont le ton haut et le rire sonore,  
Et chantent des refrains grassouillets de folklore;  
Mais un nouveau, trouvant ce bruit intimidant,

S' imagine le camp isolé des Van Dyke,  
Et sirote un demi-schooner en regardant  
Les danseuses sourire aux affiches de laque.

## La sortie

*À courir les auberges  
Son argent avait tout passé.*

La saison du flottage est close. Les draveurs  
Ont reçu leurs jetons de paye, et vers la ville,  
À travers la forêt, se dirigent en file,  
Leurs corps puissants brûlés de farouches ferveurs.

Leurs grands regards naïfs prennent des airs rêveurs,  
Quand au sortir du bois la forme se profile  
Au loin de la taverne où déjà se faufile  
Un groupe turbulent d'invétérés buveurs.

Mais après qu'ils se sont offert maintes rasades,  
Quand vient temps de payer plusieurs semblent maussades  
De céder leur argent péniblement gagné;  
Et, des larmes d'alcool embuant leur paupière,  
Ils parlent de la ferme où durent s'échiner,  
Tout l'hiver, les enfants mal vêtus et leur mère.

## Hymne au Vent du Nord

Ô Vent du Nord, vent de chez nous, vent de féerie,  
Qui vas surtout la nuit, pour que la poudrerie,  
Quand le soleil, vers d'autres cieux, a pris son vol,  
Allonge sa clarté laiteuse à fleur de sol;  
Ô monstre de l'azur farouche, dont les râles  
Nous émeuvent autant que, dans les cathédrales,  
Le cri d'une trompette aux Élévations;  
Aigle étourdi d'avoir erré sur les Hudsons,

Parmi les grognements baveux des ours polaires;  
Sublime aventurier des espaces stellaires,  
Où tu chasses l'odeur du crime pestilent;  
Ô toi, dont la clameur effare un continent  
Et dont le souffle immense ébranle les étoiles;  
Toi qui déchires les forêts comme des toiles;  
Vandale et modelleur de sites éblouis  
Qui donnent des splendeurs d'astres à mon pays,

Je chanterai ton cœur que nul ne veut comprendre.  
C'est toi qui de blancheur enveloppes la cendre,  
Pour que le souvenir sinistre du charnier  
Ne s'avive en notre âme, ô vent calomnié!  
Ta force immarcessible ignore les traîtrises:  
Tu n'as pas la langueur énervante des brises  
Qui nous viennent, avec la fièvre, d'Orient,  
Et qui nous voient mourir par elle, en souriant;  
Tu n'es pas le cyclone énorme des Tropiques,  
Qui mêle à l'eau des puits des vagues d'Atlantiques,  
Et dont le souffle rauque est issu des volcans;  
Comme le siroco, ce bâtard d'ouragans,  
Qui vient on ne sait d'où, qui se perd dans l'espace,  
Tu n'ensanglantes pas les abords de ta trace;  
Tu n'as jamais besoin, comme le vent d'été,  
De sentir le tonnerre en laisse à ton côté,  
Pour aboyer la foudre, en clamant ta venue.

Ô vent épique, peintre inouï de la nue,  
Lorsque tu dois venir, tu jettes sur les cieux,  
Au-dessus des sommets du nord vertigineux,  
Le signe avant-coureur de ton âme loyale:  
Un éblouissement d'aurore boréale.  
Et tu nous viens alors. Malheur au voyageur  
Qui n'a pas entendu l'appel avertisseur!

Car toi, qui dois passer pour assainir le monde,  
Tu ne peux ralentir ta marche une seconde:  
Ton bras-cohorte étreint l'infortuné marcheur;  
Mais, tandis que le sang se fige dans son cœur,  
Tu rétrécis pour lui les plaines infinies;  
Tu répètes sans fin pour lui les symphonies  
Qui montent de l'abîme arctique vers les cieux;  
Tu places le mirage allègre dans ses yeux:  
Il voit le feu de camp où le cèdre s'embrase  
Et la mort vient sur lui comme vient une extase.  
Demain, sur le verglas scintillant d'un ciel clair,  
La gloire d'une étoile envahira sa chair.

Non, tu n'es pas, ô vent du nord, un vent infâme:  
Tu vis, et comme nous, tu possèdes une âme.  
Comme un parfum de rose au temps du rosier vert,  
Tu dispenses l'amour durant les mois d'hiver.

Car il vibre en ta voix un tel frisson de peine,  
Que l'esprit faible oublie, en l'écoutant, sa haine,

Et durant ces longs mois où le jour est trop court,  
Quand tu chantes, ton chant fait s'élargir l'amour.  
Il redit la douleur indistincte des choses  
Qui souffrent sous des cieus également moroses.  
Nul mieux que toi ne sait l'horreur de rôder seul  
Ou séparé de ceux qu'on aime; le linceul  
Étendu par la glace entre le ciel et l'onde  
Et le suaire épais des neiges sur le monde,  
Les cris de désespoir de l'Arctique, l'appel  
Poussé par la forêt que torture le gel,  
Toute la nostalgie éparse de la terre  
Pour le soleil, pour la chaleur, pour la lumière,  
Pour l'eau, pour les ébats folâtres des troupeaux,  
Et ton désir, jamais assouvi de repos,  
Tout cela dans ton chant soupire et se lamente,  
Avec un tel émoi d'espérance démente,  
Que nul n'en peut saisir toute la profondeur  
Sans que sa vanité n'en frémissse d'horreur.  
Sans toi, l'amour disparaîtrait durant ces heures  
Où l'hiver nous retient cloîtrés dans les demeures.  
Le tête-à-tête pèse et devient obsédant  
S'il ne plane sur lui quelque épouvantement.

Sans toi, l'amant serait bientôt las de l'amante;  
Mais quand ta grande voix gronde dans la tourmente,  
La peur unit les corps, l'effroi chasse l'ennui,  
Le cœur sent la pitié chaude descendre en lui,  
L'épaule ingénument recherche une autre épaule,  
La main transie, avec douceur, se tend et frôle  
Une autre main, la chair est un ravissement;  
La mère sur son sein réchauffe son enfant,  
Et les époux, qu'avaient endurcis les années,  
Ont retrouvé soudain leurs caresses fanées.  
Le lit triste s'emplit des capiteux parfums  
Que répandaient jadis les fleurs des soirs défunts;  
Le nuage de l'heure ancienne se dissipe;  
Et dans l'étreinte ardente où l'âme participe,  
Comme le corps, parfois s'incréé un rédempteur.  
Ah! si l'on te maudît, ô vent libérateur,

Qui chasses loin de nous la minute obsédante,  
C'est qu'un désir secret de vengeance nous hante,  
Et ce qu'on hait en toi, c'est le pardon qui vient.

Comme un vase imprégné des liqueurs qu'il contient,  
Ô vent, dont j'aspirai souvent la violence,

Durant les jours fougueux de mon adolescence,  
Je sens que, dans mon corps tordu de passions,  
Tu te mêles au sang des générations!  
Tu te mêles au sang des générations!  
Car mes aïeux, au cours de luttes séculaires,  
Subirent tant de fois les coups de tes lanières,  
Que ta rage puissante en pénétra leurs sens:  
Nous sommes devenus frères depuis longtemps!  
Car, de les voir toujours debout devant ta face,  
Tu compris qu'ils étaient des créateurs de race,  
Et par une magie étrange, tu donnas  
La vigueur de ton souffle aux muscles de leurs bras!

Le double acharnement se poursuit dans mes veines,  
Et quand je suis courbé sur quelques tâches vaines,  
Ô vent, qui te prêtas tant de fois à mes jeux  
Que résonne en mon cœur ton appel orageux,  
Je tiens autant de toi que d'eux ma violence,  
Ma haine de l'obstacle et ma peur du silence,  
Et, malgré tous les ans dont je me sens vieillir,  
De préférer encor l'espoir au souvenir!

Hélas! la Ville a mis entre nous deux ses briques,  
Et je ne comprends plus aussi bien tes cantiques,  
Depuis que j'en subis le lâche apaisement.  
L'effroi de la douleur s'infiltré lentement,  
Chaque jour, dans ma chair de mollesse envahie,  
Telle, entre les pavés, la fleur s'emplit de suie.  
Je sens des lâchetés qui me rongent les nerfs,  
Et ne retrouve plus qu'un charme de vieux airs  
À tels mots glorieux qui m'insuffiaient des fièvres;  
Un sourire sceptique a rétréci mes lèvres,  
Et je crains, quelquefois, qu'en m'éveillant, demain,  
Je ne sente mon cœur devenu trop humain!

Ô vent, emporte-moi vers la grande Aventure.  
Je veux boire la force âpre de la Nature,  
Loin, par delà l'encerclement des horizons  
Que souille la fumée étroite des maisons!  
Je veux aller dormir parmi les cimes blanches,  
Sur un lit de frimas, de verglas et de branches,

Bercé par la rumeur de ta voix en courroux,  
Et par le hurlement famélique des loups!

Le froid et le sommeil qui cloront mes paupières  
Me donneront l'aspect immuable des pierres!  
Ô rôdeur immortel qui vas depuis le temps,  
Je ne subirai plus l'horreur ni les tourments  
De l'âme enclose au sein d'un moule périssable;  
J'oublierai que ma vie est moins qu'un grain de sable  
Au sablier des ans chus dans l'Éternité!

Et quand viendront sur moi les vagues de clarté  
Que l'aube brusquement roulera sur mon gîte,  
Je secoueraï l'amas de neige qui m'abrite;  
Debout, je humerai l'atmosphère des monts,  
Pour que sa force nette emplisse mes poumons,  
Et, cambré sur le ciel que l'aurore incendie,  
Je laisserai ma voix, comme ta poudrière,  
Descendre sur la plaine en rauques tourbillons,  
Envelopper l'essaim maculé des maisons,  
Afin que, dominant le bruit de son blasphème,  
Je clame au monde veule, ô mon Vent, que je t'aime!

## Ma patrie

Mon trisaïeul, coureur des bois,  
Vit une sauvagesse, un soir.  
Tous deux étaient d'un sang qui n'aime qu'une fois;  
Et ceux qui sont nés d'elle ont jusqu'au désespoir  
L'horreur de la consigne et le mépris des lois.

Ils ont aussi les muscles plats,  
L'insouciance du danger,  
Le goût du ton criard et de fougueux ébats.  
Leur fils, parmi les Blancs velus et graves, j'ai  
Le teint huileux, la barbe rare et le front bas.

Et par les soirs silencieux,  
Quand je parais aller, rêvant  
De chimères, d'aventures sous d'autres cieus,  
J'écoute en moi rugir la voix d'un continent  
Que dans la nuit des temps habitaient mes aïeux.

\*

\* \*

Ah! vous ne savez pas ce qu'est une patrie!

Pour vous tous, immigrés, c'est une allégorie,  
Un thème à lieux communs facile à mettre en vers;  
Votre patrie à vous est au delà des mers!

Ce n'est pas un séjour de trois siècles à peine,  
Même miraculeux, qui fait qu'une âme humaine  
S'identifie à l'air et s'incorpore au sol!  
Vous dites: ma patrie, et songez à Paimpol,  
Aux prés de Normandie et de l'Île-de-France,  
Aux détours sinueux du Rhône ou de la Rance,  
Aux reflets de la mer à Capo di Mele,  
Au cri des débardeurs de Marseille, mêlé  
Au bruit que fait le vent dans les oliviers torsés;  
En rêve, vous voyez luire au soleil les torsés  
Des portefaix d'Honfleur, de Cette ou de Toulon  
Votre désir est de marcher, un soir, au long  
Des champs que votre ancêtre ensemencait d'épeautre  
Ou de méteil...

Et mon pays serait le vôtre?

Oh non, mille fois non! Voyageurs inconstants,  
Comprenez-vous un jour qu'il faut des milliers d'ans  
De souffrance, de deuils, d'espérance et de joie,  
Subis sous un ciel toujours même, pour qu'on voie,  
Dans le premier rayon du soleil matinal,  
L'éclatante beauté de l'horizon natal?

Que ce n'est trois cents ans de risibles brimades  
Qui font une patrie à des peuples nomades,  
Mais que, depuis des temps dont nul ne se souvient,  
Il faut que des aïeux, sous le mal quotidien,  
Aient blasphémé d'horreur vers des dieux impassibles;  
Qu'il faut avoir été tour à tour traits et cibles;  
Qu'il faut avoir subi la morsure du froid,  
Avoir dormi, d'un œil ouvert, avec l'effroi  
D'un coup de tomahawk ou de griffe au visage;  
Qu'il faut avoir, comme les miens, connu l'outrage  
De tous les éléments sur l'homme déchaînés  
Et les railler, sachant que nos chairs sont nées  
D'autres chétifs humains qui lutteront encore;  
Qu'il faut avoir souvent, sur un tertre sonore,

Appuyé son oreille inquiète, et perçu,  
Parmi les bruits errants à fleur du sol moussu,  
Le roulement que fait dans le lointain la harde